

Une pionnière de Kléber

Le récit que vous allez lire m'a été confié par notre ami Pierre Calia; il retrace avec une grande simplicité la vie d'une enfant puis d'une femme dans son petit village de Meurthe et Moselle et son départ avec sa famille pour l'Algérie; ce récit authentique pieusement conservé par ses descendants est émouvant car jamais cette femme ne se plaint dans les multiples épreuves que la vie lui inflige.

Il fallait des gens de cette trempe pour faire du pays des rezzou barbaresques le paradis que nous avons dû quitter en 1962.

Récit d'Anne-Marie Absalon

Je suis née en 1815 à BIONVILLE, petit village de Meurthe et Moselle, situé près d'un autre centre appelé VEAINCOURT.

Mon grand-père était garde général dans les forêts des Vosges.

Mon père (fils unique) était tisserand, il avait une maison qui avait au moins quatre-vingts mètres de couverture et une grande propriété.

Etant jeune il était bruyant et il avait fait quelques petits tours qui m'ont été racontés.

Il avait un ami qui le suivait partout parcequ'il le savait riche, car ma grand-mère lui avait donné un bas de laine plein d'or et d'argent. Cet ami pensait en profiter un peu aussi. Il lui avait fait faire quelques sottises de telle sorte que mon père étant jeune-homme passait pour un mauvais sujet.

Quand il voulut épouser ma mère, les parents de celle-ci ne voulaient point consentir au mariage craignant que leur fille soit malheureuse. Enfin les deux jeunes gens s'aimaient beaucoup et on les maria. On fut ensuite tout étonné de voir que ma mère était très heureuse avec son mari; mon père était le modèle des époux, il adorait sa femme.

Ma mère était plutôt pauvre; elle avait seulement quelques biens. Ses parents étaient nobles mais ruinés. Ils avaient dans leur maison une grande caisse de billets de cent francs qu'on appelait alors des assignats et qui n'avaient plus cours; il y en avait pour deux cent mille francs.

Ma mère quitta son village pour aller demeurer dans la propriété de mon père; on y travaillait beaucoup.

Ma mère avait deux frères: l'un était Capitaine, l'autre en Savoie avait été tué par un compagnon de voyage et jeté à l'eau pour le dépouiller d'une grosse somme d'argent et d'une belle montre en or. C'est ma mère qui m'a raconté tout cela car je n'étais pas encore née à cette époque.

La propriété de mon père où nous habitons n'était pas très éloignée du village.

Le premier enfant de mes parents fut un garçon; il partit plus tard en Amérique pour travailler dans l'orfèvrerie et devint orfèvre. Il ne revint jamais.

Le second fut une fille; elle était espiègle, elle suivait mon frère dans les champs. Un jour elle tomba d'un cerisier et se tua. Deux ans plus tard naquit une autre fille; dans son enfance elle fut atteinte de la petite vérole, on crut longtemps qu'elle resterait aveugle; il n'en fut rien. Heureusement.

Deux ans après vinrent deux jumeaux: garçon et fille. Le petit fille mourut à quatre mois; le garçon vit encore, c'est mon frère Jean-Baptiste.

Ma mère avait perdu deux filles; elle avait un grand chagrin, rien n'en pouvait la distraire. Ce fut pour elle une grande joie lorsque je naquis en 1815. Ma mère fit venir son frère le Capitaine pour me tenir sur les fonds baptismaux; une sœur de ma mère était ma marraine.

MES SOUVENIRS D'ENFANCE

J'étais encore bien petite, ma mère m'avait couchée dans un lit et était partie avec mon père; j'y étais encore lorsqu'ils sont revenus. Ma mère m'a assise sur la table; ils revenaient d'un baptême où mon père avait été parrain d'un petit garçon; il avait des dragées dans ses poches et il en a mis dans ma chemise; il avait revêtu ses habits de noce, il portait un pantalon de velours qui fermait aux genoux avec une boucle, une veste avec une grande queue qui tombait sur les talons; il avait sur ses souliers une boucle d'argent et il portait un chapeau à claque.

Mon frère (le jumeau) n'avait que quinze mois de plus que moi; j'étais devenue forte et aussi grande que lui. Des personnes qui venaient à la maison disaient: voilà de beaux enfants, ils sont jumeaux sans doute. Mais ma mère les détrompait.

Un jour j'étais dans un grand berceau; un enfant venu avec sa mère me berçait. Craignant qu'il ne me fasse tomber ma mère m'assit sur la table devant laquelle

mon père travaillait à ferrer des souliers pour monter dans les hauts arbres que l'on veut ébrancher avant de les scier pour en faire des planches. J'avais du faire tomber des clous par terre; mon père eut un geste brusque et maladroit qui me fit tomber à terre; je me cassais l'épaule. Mes parents furent bien effrayés, ils me firent soigner et l'on me remit l'épaule en place.

Avec mon frère nous avions des robes bleues boutonnées dans le dos; nous allions dans les prés ramasser des fleurs pour en faire des bouquets que nous rapportions à notre mère. Elle nous cajolait souvent; quelquefois elle nous demandait: qui aimez-vous mieux Papa ou Maman? Nous répondions tous les deux, l'un comme l'autre.

A l'âge de trois ans mes parents me cachèrent un jour dans un champ de blé, par crainte des Cosaques qui occupaient encore la France et à qui on prêtait des mœurs sanguinaires. On prétendait qu'ils fouillaient les maisons et mettaient à mort tous les enfants qu'ils trouvaient. Mes pauvres parents m'avaient bien recommandé en me mettant dans le champ de blé de ne pas donner signe de vie lorsque les Cosaques passeraient. Mais au contraire, prise de peur je me mis à hurler lorsque j'entendis les Cosaques passer non loin de là, ce qui leur révéla ma présence. L'un d'eux me prit sur son dos et ils vinrent dans le village demander à qui appartenait cet enfant. Ils me rendirent tout simplement à mes parents.

Notre propriété était tout autour de la maison. Mon père disait: il faudrait pourtant que ces enfants fassent quelque chose. Mais ma mère répondait: que peut-on leur faire faire, ils sont trop petits. Alors mon père répondit: ils iront garder les abeilles, il n'y a pas besoin de force pour cela. On me mit une poêle dans la main et une cuillère pour faire du bruit quand les abeilles voltigeraient plus fort qu'à l'ordinaire. Je m'en occupais pendant quatre ans; pendant ce temps ma mère nous apprenait ce qu'elle savait.

Nous avions aussi une petite maison que mon père avait donné à l'un de ses oncles pour qu'il vive jusqu'à la fin de ses jours. Mon père lui donnait aussi de la terre tant qu'il pouvait en cultiver; c'était attachant à un lot que mon père avait acheté à Madame DESPOIS, pour y faire pâturer les bestiaux. Il y avait autour de la maison du foin et des terres cultivables.

Un beau jour ma tante vint nous dire que son mari était mort. Elle était aussi très vieille car ils avaient bien cent soixante ans à tous les deux. Elle avait pour toute bête une grosse chèvre.

Ma tante avait une préférence pour moi; j'allais la voir tous les jours. Elle me faisait manger avec elle; mon frère et ma sœur en étaient jaloux et pour me faire gronder ils dirent un jour à mes parents que j'avais insulté ma tante et que je lui avais dit qu'elle était aussi vieille que sa chèvre.

Dans cette propriété il y avait une trentaine de cerisiers, une douzaine de pruniers que nous appelions des couettes et beaucoup d'autres arbres fruitiers. Après la mort de ma tante mon père fit raser la maison.

Avant cela, mes cousins germains venaient souvent jouer avec moi dans cette ferme; nous y faisons des petits jardins. Ma cousine me dit un jour que je lui avais caché son crochet; pour lui montrer le crochet qui était près d'elle, je pris une pierre que je lançais et qui lui écrasa un doigt. Elle dit à ma mère que je l'avais fait exprès. Ma mère lui pensa le doigt et ma cousine partit en pleurant chez elle.

Nous allions quelquefois tous en bande chercher des noisettes; on faisait des jeux et l'on payait avec des noisettes. Mon père avait planté un pommier d'une espèce rare et nous avait défendu d'y toucher. Voulaient goûter les fruits à leur maturité, mes cousins en ramassèrent et dirent à mon père que c'était moi qui les leur avait donnés; aussi mon père me corrigea injustement.

Au moment de la Toussaint nous mettions les noisettes dans la paille et elles devenaient jaunes comme de l'or.

J'allais en classe en compagnie de ma sœur et de mon frère. L'instituteur était très vieux. Puis vint un autre Instituteur, un jeune homme du pays et de bonne famille; on le nourrissait autant de journées qu'on avait d'enfants à l'école.

Lorsque mon père faisait des affaires, je voyais sur les contrats qu'ils commençaient tous ainsi: Napoléon Premier Empereur des Français par la Grâce de Dieu.

J'allais au catéchisme pour faire ma première Communion. On nous annonça que Monseigneur l'Evêque de Nancy devait venir confirmer. Il y avait cinquante ans qu'on n'avait pas confirmé dans le pays. Il y avait des confirmants de tous les âges, depuis les petits enfants jusqu'aux vieillards de soixante dix et quatre vingts ans. L'Evêque était si vieux qu'il fallait deux hommes pour le soutenir à sa descente de voiture et le conduire.

A l'occasion de la confirmation ma mère m'avait fait une robe avec une de ses jupes; j'avais un tablier tout festonné, un mouchoir à franges rouges, un bonnet

de dentelles et de beaux souliers. Je me trouvais très belle. Quinze jours plus tard je faisais ma première Communion.

Ma mère m'avait appris à coudre; étant encore jeune je faisais des poupées que je couchais dans des berceaux.

Pour faire ma première Communion il fallait se rendre à une lieue de chez nous; toute la famille m'y a accompagnée. Nous avons tous déjeuné chez le Maire de l'endroit. A ce banquet nous étions très nombreux; il y avait sur la table deux tourtes énormes. Monsieur le Curé nous avait dit de bien prier pour faire une bonne Communion, aussi en rentrant à la maison je me mis à genoux. J'entendis un cousin de mon père dire: Voilà une grande fille, ce sera bientôt une femme.

Je commençais alors à aller travailler dans les champs en compagnie de mon frère. Il avait une hotte et me la faisait porter; elle était plus haute que moi. Je n'osais pas me plaindre à mes parents car il m'avait menacé de me battre si je le faisais.

Nous allions chercher du bois dans la forêt. Les côtes étaient rapides; lorsque je n'arrivais pas à les gravir mon frère me tirait par la hotte. Ce sont les voisins qui nous ayant vus ont averti nos parents; ces derniers étaient très mécontents de mon frère, ils l'ont surveillé et il n'a plus recommencé.

Je n'ai pas connu mon grand-père; il est mort à l'âge de soixante ans.

Ma grand-mère était une sainte femme; elle priait Dieu de ne pas la laisser seule sans son mari et le Bon Dieu l'exauça puisqu'elle mourut cinq jours après lui.

Après la mort de sa mère, mon père vint habiter la maison de ses parents.

Ma mère eut encore une petite fille et je l'aidais à l'élever. Il y eut une épidémie de typhus dans le pays; ma petite sœur en mourut. En la soignant je l'attrapais aussi mais on réussit à me sauver. Mon père eut un tel chagrin de la perte de cette petite qu'on pensait qu'il en mourait. J'étais désolée de voir pleurer ma mère et je pleurais aussi.

A partir de ce moment je n'allais plus travailler dans les champs; on m'employait à la maison où j'aidais ma mère aux soins du ménage. J'allais à la pêche à la rivière. Comme nous avions beaucoup de vaches, j'aidais aussi à rentrer de l'herbe.

Ma mère était inquiète lors nous allions dans la forêt; elle craignait que les loups ne nous dévorent. Mon père la rassurait, lui disant que lorsqu'il n'y avait pas de neige les loups trouvaient facilement leur nourriture au loin.

A la maison, nous faisons du beurre que nous vendions et on nous habillait avec cet argent.

Ma mère achetait des pièces de mérinos et nous faisait faire des robes; elle voulait nous encourager à travailler; elle blanchissait sa toile et m'apprenait à filer. Elle m'avait donné un vieux rouet de ma grand-mère et je m'asseyais sur une chaise basse pour arriver à le faire tourner. Elle m'emmenait souvent au marché.

Mon père voulait nous acheter des chaînes d'or mais ma mère nous trouvait trop jeunes pour porter des bijoux.

Un jour au marché nous avons rencontré un cousin, un riche marchand; il nous a raconté que sa bonne le volait, qu'elle venait de lui substituer une pièce de soie et qu'il l'avait fait mettre en prison. Nous avons couché chez lui. Le lendemain nous avons acheté du chanvre pour filer. On achetait le chanvre à la fin de l'été et on le travaillait à la veillée. J'étais devenue une habile fileuse mais quelquefois je m'amusais alors mon père me grondait et il me menaçait de me priver de mes beaux habits.

Nous cultivions aussi des pommes de terre qui devenaient énormes lorsque la terre était bien travaillée.

Un beau jour ma sœur fut demandée en mariage et elle se maria assez rapidement. La noce eut lieu chez les parents du jeune homme. J'avais alors dix huit ans; j'étais bien mise ce jour-là et j'étais très belle, aussi je fus demandée en mariage par un jeune homme qui me plaisait bien. Selon la coutume de ce temps il m'offrit une belle montre et des boucles d'oreilles; j'étais très heureuse.

Un étranger, François GUERRY, venait chez nous depuis deux ans avec l'espoir de m'épouser, mais je n'en voulais pas. Il plaisait à mon père qui fit rompre mes fiançailles et de guerre lasse je consentis à l'épouser, mais je n'ai jamais pu l'aimer.

Au bout de deux ans j'eus mon premier enfant. C'était le jour des Rameaux; mon père vint me voir, puis ma mère.

Nous venions d'acheter une maison avec un grand jardin. Ma mère avait envie de le voir; je l'y accompagnais, elle était ravie. Il y avait beaucoup de neige; on perceait le cidre.

J'eus des abcès dans les seins; je souffris longtemps. Heureusement mon fils était très beau; mais un jour il tomba malade et devint aveugle. Le Docteur qui habitait à cinq kilomètres vint le voir et dit qu'il avait une hydropisie du cerveau, qu'il lui fallait une opération, mais mon enfant mourut. J'eus un grand chagrin.

J'attendais un autre enfant; ce fut une fille. Comme j'étais vaillante, je me levais au bout de trois jours pour arracher les pommes de terre de mon jardin et laver mon linge et celui du bébé à la rivière. Je cassais la glace avec mon battoir; j'eus un étourdissement et tombais dans le trou béant. Je fus emportée par le

courant. Un homme qui travaillait près de là avait vu la scène; il se précipita vers l'écluse située à trente mètres plus bas et put m'attraper par mon jupon et me sortir de l'eau. A la suite de ce bain forcé je fus atteinte d'une péritonite qui me cloua au lit pendant trois mois, entre la vie et la mort. Je finis par me guérir mais perdis aussi mon second enfant.

Deux ans plus tard j'eus une autre fille.

En tout j'eus quatre filles et un garçon.

Mon mari travaillait dans une fabrique, mais ce travail ne lui plaisait pas. Le pain devenait cher, il valait déjà huit sous la livre. Nous voulions prendre un dépôt de pain. A cet effet nous avons fait une vente de meubles et de linge. Il vint beaucoup de monde et la recette se monta à mille deux cents francs. Le Notaire entortilla si bien mon mari, qu'à son retour, au lieu du dépôt de pain il avait acheté un bœuf et une charette. Bientôt le bœuf mourut. Nous avions deux autres bœufs et mon mari se mit à conduire du bois sur la rivière. Il partait le Lundi et revenait le Samedi. Ce n'était pas une vie; je m'ennuyais beaucoup. Je l'engageais à abandonner ce métier. Nous vendîmes les bœufs et il retourna à la fabrique.

A ce moment-là le curé du village fit passer une circulaire du Gouvernement disant qu'on envoyait du peuple en Algérie à qui on donnait des terres. On demandait des volontaires. Nous nous sommes décidés aussitôt.

Au moment de la Révolution de 1848 à PARIS, il y avait une grande misère en France. Le pain se payait quatre vingt centimes la livre. Les hommes qui travaillaient dans les champs gagnaient soixante ou quatre vingt centimes par jour et les femmes quarante à cinquante centimes. La vie était bien difficile. Ceux qui possédaient un jardin vivaient de pommes de terre et autres légumes qu'ils récoltaient.

Bien des familles passaient souvent plus d'une semaine sans goûter au pain, au sucre et au café, car elles n'avaient pas les moyens d'en acheter. Les gens se nourrissaient surtout d'œufs et de lait caillé qui ne manquaient pas et n'étaient pas chers.

L'Algérie ayant été prise par les Français en 1830 resta pendant quelques années occupée seulement par des militaires. En 1848, beaucoup de familles révolutionnaires de PARIS furent déportées en Algérie. C'était presque tous des artisans qui n'entendaient rien à la culture.

Le Roi Louis Philippe et son Gouvernement décidèrent alors qu'il fallait envoyer en Algérie des paysans pour faire prospérer le pays. On placarda des affiches dans tous les villages, dans les campagnes et on fit passer des Circulaires aux Curés de France. On offrait des concessions de terrains; on promettait aux futurs concessionnaires de leur fournir des vivres pendant quelques années en attendant les premières récoltes.

Les paysans affluèrent alors en Algérie pensant aller dans un pays de Cocagne.

Le transport par mer était gratuit, mais il fallait se rendre à MARSEILLE au port d'embarquement.

Nous avons vendu notre propriété à un étranger au village et sommes allés loger chez un cousin en attendant le départ. J'avais vendu aussi tous nos meubles.

Toute la nuit, parents et amis vinrent nous faire leurs adieux.

Le Maire du Village devait nous conduire à MARSEILLE mais au dernier moment il vint nous dire qu'il ne pouvait pas. Nous avons alors acheté une jument borgne et une grande voiture couverte de toile qu'on appelait une tartane; nous l'avons chargée de linge, de quelques ustensiles de cuisine et nous sommes partis le matin avec nos cinq enfants; l'aîné avait treize ans.

Nous avons décidé que mon mari conduirait la voiture le jour et moi la nuit. J'avais emporté de l'ouvrage pour coudre en chemin. Au premier village nous nous sommes arrêtés; un homme nous accusait de lui avoir volé son manteau.

Nous avons traversé LUNEVILLE et sommes arrivés à NANCY. J'ai visité la ville et fait des provisions: jambon, saucisson, cerises. Puis nous avons diné sur un banc pour nous reposer.

Une nuit, comme je n'y voyais guère et ne connaissais pas les chemins, je m'aperçus tout à coup que la voiture allait dans un champ de blé; nous avons repris la bonne route aussitôt.

Mon petit garçon, le dernier, qui avait alors dix mois dormait dans la voiture avec les autres.

Nous aurions bien voulu coucher dans des lits mais dans les villages où nous passions on ne voulait pas nous recevoir nous prenant pour des Allemands.

Un jour cependant, une marchande d'étoffes qui avait bon cœur, m'avait proposé un lit pour que j'y couche avec mon bébé. Je m'y étais à peine installée, toute heureuse, que son mari furieux cria si fort que je partis avec mon enfant. Et nous ne trouvions toujours pas de place dans les auberges.

En arrivant à LYON, il y avait beaucoup de voitures. Nous sommes rentrés dans une auberge et avons aussi soigné notre cheval, mais en retournant le voir un moment après nous avons vu que le garçon d'auberge lui avait pris sa botte de foin et je suis allée me plaindre au patron.

Au marché j'achetais des cerises; je donnais les deux sous à la marchande

avant de prendre les fruits et elle me dit que je n'avais pas payé. Je repartis les mains vides. Plus loin, j'achetais des bonnets pour les enfants et on nous les vola pendant la nuit.

Une nuit, nous nous étions arrêtés au bord de la route et le cheval tomba dans le fossé; nous eumes toutes les peines du monde à l'en sortir.

Nous avons traversé VALENCE où nous avons déjeuné. A VILLEFRANCHE nous avons touché des secours de route. Je voulais faire tailler par une couturière des robes pour nos enfants, mais elle en garda une pour les siens. Mon mari alla se plaindre à un commissaire priseur brutal qui le poussa dans l'escalier où il tomba.

Comme je répondais à une marchande qui me demandait où nous allions, elle me découragea me disant qu'en Afrique on mourait comme des mouches. Mon petit fut bousculé par un mulet et eut l'épaule démise; j'étais désespéré, un médecin la lui arrangea.

Nous vendîmes alors le cheval et la voiture car nous devions prendre le train à AVIGNON.

Nous ne trouvions pas de place dans les hôtels, mais un Monsieur charitable nous a donné une voiture pour que nous puissions porter nos bagages jusqu'au chemin de fer et nous a emmenés coucher chez lui. Le lendemain, après avoir pris une bonne soupe, nous sommes partis en chemin de fer.

En arrivant à MARSEILLE l'intendant qui était au débarquement dut à un individu de nous amener le Grand Hôtel et fit le prix. Nous déjeunons, puis on nous dit que nous n'étions pas au Grand Hôtel et que le dîner coûtait six francs; j'avais déjà porté tous mes bagages dans une chambre au troisième étage.

Mon mari alla visiter la ville avec les enfants mais ils se perdirent.

De mon côté je m'étais assise sur un banc dans la rue avec les enfants qui jouaient autour de moi; j'étais distraite et tout à coup je ne les vis plus. J'étais affolée, puis je vis un homme qui les emmenait à la police comme des enfants trouvés; je courus, le remerciais et voulus lui donner quelque argent, mais il refusa.

En revenant à l'hôtel je ne trouvais plus ma chambre où j'avais laissé le petit endormi.

Enfin mon mari vint avec une voiture et nous emmena au Grand Hôtel où nous devions rester quinze jours, le bateau que nous devions prendre étant parti. Nous étions bien nourris mais on ne nous donnait pas de vin, qu'il fallait payer en supplément.

Le deuxième jour de notre arrivée, le feu prit dans la cheminée de l'hôtel qui fut en partie détruit. La patronne était désolée.

Le jour du départ arriva. Un homme qui venait aussi en Afrique et voulait être dans le même village que nous, nous aida à porter nos bagages sur le bateau.

C'était un grand bateau à voile avec des roues. Sur ce bateau il y avait des gens de toutes les professions: des paysans des commerçants, des artisans, des gens cultivés peut-être ruinés, des artistes et même des danseuses de mœurs légères.

On nous avait dit qu'en Afrique les terres étaient riches, que les récoltes étaient abondantes. Tout le monde partait donc plein d'espoir. Lorsque le bateau s'éloigna tous les yeux étaient fixés sur le rivage et lorsque la côte disparut à nos yeux une femme éclata en sanglots et tous les passagers se mirent à pleurer. Nous nous demandions tous si nous reverrions un jour notre chère Patrie, la France. Beaucoup regrettaient d'être partis, mais il était trop tard. Ce départ nous effrayait bien un peu, mais il n'y avait plus à reculer.

Nous étions au mois d'août, le mer était tranquille; la traversée dura six jours. En arrivant sur le sol Africain à MERS EL KEBIR, il faisait une chaleur épouvantable. Nous avons vu pour la première fois les arabes; il y en avait en quantité et même des nègres qui aidaient au déchargement des navires. Il y en avait plusieurs, entr'autres LE CACIQUE et l'ALBATROS.

Nous arrivions bientôt au bout de notre voyage. Nous avons pris des voitures de louage pour nous faire conduire à NEGRIER, petit coin de brousse à neuf kilomètres d'ARZEW, où nous sommes arrivés le 15 août 1849, jour de l'Assomption. Le soleil chauffait comme celui des tropiques et pas un arbre pour s'abriter.

L'armée nous avait installé des tentes au milieu des broussailles et des pierres. Il y avait beaucoup de serpents et des bêtes sauvages, beaucoup de chacals, des hyènes et même quelques lions. Pas d'eau potable.

Pendant plusieurs mois l'Armée nous a nourri, mais tout le monde se plaignait. Par exemple, le café était comme de l'eau. On nous donna alors des rations et chaque famille put faire sa cuisine.

Dès notre arrivée, on distribua des terres. Chaque famille eut trois hectares, puis cinq autres quelques années plus tard.

Nous étions malheureux d'être aussi mal logés. L'Armée nous aida à construire des baraquements d'une pièce pour deux familles, avec une porte et une fenêtre. On séparait la pièce par un rideau et l'une des familles passait par la fenêtre. Nous étions un peu plus à l'abri.

Les femmes aidaient leur mari à défricher les terres couvertes de broussailles, de lentilles et de palmiers nains, dont les racines atteignent au moins un mètre de profondeur. C'était bien pénible car la terre était beaucoup plus dure qu'en France.

Pendant quelques années et jusqu'à ce que viennent les récoltes, le Gouvernement nous donna des vivres en nature, mais les hommes de l'Etat chargés de ces distributions les faisaient parcimonieusement. On donnait une chèvre à chaque femme qui nourrissait un petit enfant. J'eus droit à une chèvre que l'on me donna avec son cheveau. Celui-ci une fois gras, me fut repris par le Directeur pour sa famille.

On nous donnait de la farine et nous faisons notre pain.

Il y avait constamment des années de sécheresse et nous étions découragés. Il nous fallait arracher le grain brin à brin car il faisait dix à quinze centimètres et la faucille ne pouvait le couper.

Au bout de quelques années, un Géomètre vint tracer le village qui s'appelait alors NEGRIER, parce qu'un fils du Général NEGRIER avait été tué dans la région.

Après avoir fait le tracé du village, on tira les lots au sort et on appela le village KLEBER, du nom du Général. On construisit alors des maisons en dur appelées maisons de colonisation; elles se composaient de deux pièces et d'une petite cour. Les cours n'étaient pas entourées et l'on voyait les allées et venues des voisins. On bâtit aussi une petite église car il nous fallait aller jusqu'à ST-CLOUD pour avoir un Prêtre.

Ces constructions étaient faites avec les pierres arrachées au sol. La boue remplaçait le ciment. Le Gouvernement nous fournissait le bois pour les charpentes, portes et fenêtres, ainsi que les tuiles. Le sol était en terre battue.

On donna un bœuf pour chaque famille et une charrette pour deux, de sorte que pour labourer les champs ou faire des transports, il fallait toujours s'entendre avec les voisins.

Pour avoir quelque argent il fallait abattre des lentilles au bois dur, en faire des chargements sur les charrettes traînées par les bœufs et par une mauvaise piste aller à ORAN situé à vingt sept kilomètres où l'on pouvait vendre ce bois, surtout aux boulangers. Il fallait trois jours pour parvenir à la ville.

Au cours d'un de ces voyages c'était mon tour de garde pendant la nuit tandis que les hommes dormaient. J'entendis et aperçus tout à coup la diligence qui arrivait à vive allure; je sautais du chariot pour prendre la tête des bœufs et les garer, mais ma jupe s'accrocha au chariot et je tombais. Une roue de la diligence passa si près de ma tête qu'elle m'arracha mon bonnet à ruban, cassant les deux mentonnières.

La diligence continua son chemin, le cocher ne s'étant aperçu de rien. Je remontais sur la charette et secouais les deux hommes qui dormaient, leur racontant ce qui venait de se passer. Aussi, ils n'ont plus dormi jusqu'au village, conduisant eux-mêmes les bœufs.

Le climat était très mauvais; un froid humide en hiver, une chaleur épouvantable en été. Presque tout le monde attrapait les fièvres paludéennes qui nous laissaient sans forces. Certains en mouraient car il y avait beaucoup de moustiques.

Il n'y avait pas d'arabes dans la région, seulement deux ou trois familles qui faisaient du jardinage près d'une source à KRISTEL.

Quarante ans plus tard, lorsque les colons purent leur donner du travail et les faire vivre, des familles musulmanes vinrent de ST-DENIS du SIG et s'installèrent dans la région.

Le Gouvernement achetait les récoltes mais elles étaient souvent bien maigres faute de pluie. On nous donna des vivres en argent à raison de cinquante centimes par personne et par jour. Ceux qui avaient beaucoup d'enfants pouvaient s'en tirer, pour les autres c'était la misère. Ayant cinq enfants nous touchions trois francs cinquante par jour; nous avons pu faire des économies et acheter un autre bœuf pour travailler seuls notre propriété.

Un jour le choléra se déclara semant l'épouvante. Les gens moururent comme des mouches. Tous les jours une charrette passait dans le village et ramassait les morts qu'on mettait dans une fosse commune composée de tranchées. Il mourut en trois jours une soixantaine d'habitants sur trois cent dont quarante neuf adultes.

La même nuit moururent mon mari et ma fille aînée; ce fut horrible. J'étais atteinte aussi; le Docteur avait interdit de donner à boire aux malades, mais comme j'avais une soif dévorante je bus dans la même nuit une grande cruche d'eau qui se trouvait à ma portée. Je crois que c'est ce qui me sauva. Je restais longtemps sans connaissance et lorsque je revins à moi j'appris que ma fille et mon mari étaient morts.

Des familles entières furent décimées. Beaucoup de ceux qui restaient se firent rapatrier en France, découragés au possible par toutes ces maladies, ces misères, cette vie et ce climat si durs. Les plus entêtés, les plus travailleurs et courageux restèrent malgré tout.

Notre voisin le plus proche, Michel BASTOUL, qui avait aussi perdu sa femme du choléra et qui n'avait pas d'enfant, nous aida dans les travaux des champs; quelques années plus tard je l'épousais.

Mon second mari né à ST-FELIX de LAURAGAIS en 1814 habitait à REVEL dans le Tarn, dans le midi de la France. Il connaissait la culture de la vigne. Il vint en Algérie comme pépiniériste et s'installa à BOUFARIK dès la conquête. Les arabes

attaquaient les voitures et les Européens. Les terres étaient marécageuses et il y avait de nombreuses épidémies de fièvres paludéennes et autres.

Il eut connaissance que l'on donnait des concessions de terre dans le département d'ORAN; il fit une demande et échoua à NEGRIER en 1848. Sa femme se nommait Antoinette BAYLE; elle mourut (sans enfant) du choléra en 1850.

Mon mari fit venir des plants de vigne de sa région et en planta quatre hectares; on se moquait de lui disant que la vigne ne viendrait pas dans ce pays, qu'il ne goûterait jamais de son vin et serait obligé de vendre son bien pour payer la plantation.

La vigne devint très belle et mon mari fit et vendit du vin aux autres colons des environs. Nombre d'entr'eux plantèrent alors de la vigne.

Les moutons venaient bien en Algérie et mon mari en acheta plusieurs petits troupeaux aux Arabes du Sud qui venaient s'établir dans la région. Mon fils qui avait quitté l'école les gardait dans la montagne; il devait leur faire faire quatre kilomètres pour les abreuver près d'un village voisin, Ste LEONIE, où coulait une source saumâtre. Puis les soldats du Génie firent des puits et nous eûmes assez d'eau pour abreuver le bétail.

A trois ou quatre kilomètres de chez nous surgirent d'autres villages : RENAN, Ste LEONIE, où s'installèrent de nombreux Alsaciens en 1870 partis de leur pays pour ne pas devenir Allemands.

Avec mon mari Michel BASTOUL, j'eus quatre enfants : un fils qui ne vécut pas et trois filles : Anna, Virginie et Julie. Mes filles aînées se nommaient Joséphine, Florestine et Marie; elles se marièrent l'une avec un colon Monsieur AMAND, la seconde avec Monsieur DURAND, boulanger à ORAN et la troisième avec Monsieur BAL, propriétaire des diligences et de l'Hôtel de St-CLOUD.

Bientôt nous dûmes vendre toutes nos bêtes car mon fils allait faire son service militaire. Il avait tiré au sort un mauvais numéro, le N° 8 qui partait dans l'Infanterie de Marine, en Chine ou en Indochine. Nous fîmes des démarches auprès des autorités mais celles-ci nous dirent (par jalousie peut-être) que nous étions dans l'aisance et que notre fils n'était pas soutien de famille. C'est le cœur bien gros que nous le vîmes partir pour sept longues années.

Enfin, le temps était écoulé. Mon fils allait revenir; il nous écrivit qu'il arrivait, que c'était sa dernière lettre. Nous l'attendions avec une grande impatience.

Une nuit, mon mari et moi fûmes réveillés par la voix de mon fils qui appelait "Maman, Maman". Nous avions bien reconnu sa voix et je me précipitais au dehors, mais je ne vis rien, mon mari non plus. Nos appels restèrent sans réponse. Le lendemain nous avons fait des recherches, demandé aux voisins, aux gens du village, personne ne l'avait vu. Quelques semaines plus tard, je recevais un extrait mortuaire de SUEZ m'annonçant la mort de mon fils. Il était mort la nuit

où nous avions entendu sa voix appelant sa mère. Il fut atteint d'une épidémie en passant à SUEZ et mourut à l'Hôpital.

J'étais inconsolable et m'étonnais de pouvoir survivre à de pareils coups du sort.

Le temps passa.

Un jour ma fille Virginie qui avait six ans court vers moi en criant : "Maman, on a volé la petite sœur". Je me suis mise à crier, à courir derrière l'arabe qui emportait sous son burnous ma petite Julie. A mes cris, des hommes me suivirent avec des bâtons et des fourches. L'arabe se voyant poursuivi lâcha l'enfant et se sauva. Certains arabes volaient paraît-il des enfants et se servaient de leurs viscères pour faire des sortilèges.

En 1860, NAPOLEON III vint en ORANIE. A son passage sur la route nationale, les enfants des écoles vinrent le fêter et notre fille Anna fut choisie pour réciter un compliment et offrir un bouquet de fleurs à l'Empereur, accompagné de ses officiers.

Nous avons fait construire une maison à étage mais les racines de palmiers mal arrachées soulevaient souvent le carrelage de la maison.

Deux vieilles Parisiennes qui habitaient près de nous avaient un petit troupeau de chèvres qui assuraient leur subsistance. Elles avaient un berger qu'elles appelaient Monsieur BELCACIN, de son vrai nom BELCACEM. Elles lui demandaient poliment : "Monsieur BELCACIN, quand donc Fanchette et Bichette vont mettre bas; et BELCACEM répondait (en sabir) : "Chouilla, chouilla, fazir petit".

Mon mari agrandit les bâtiments et construisit une belle cave. Il vendit du vin dans les villages voisins.

Il y avait au village une excellente Institutrice, Madame SAUER, fille du Commandant, élevée à ST-DENIS de PARIS. Elle voulait faire de mes trois plus jeunes filles des sous-maîtresses car elle fondait à ORAN, avec ses sœurs, un pensionnat qu'elles revendirent plus tard aux Religieuses de Saint-Marie des Champs.

Madame SAUER avait bien instruit mes trois filles et leur avait appris la musique, mais elles se marièrent. L'aînée, Anna, était allée en bateau à ALGER pour avoir son diplôme d'Institutrice et fut nommée à MASCARA; elle épousa le libraire d'Oran, Monsieur CHATELAIN, avec qui elle eut une fille. Il mourut. Elle épousa ensuite le Capitaine MIRAUCHAUX du deuxième Zouave qui devint Colonel. L'un de ses cousins, le Lieutenant SOUILLARD épousa JULIE la plus jeune.

La cadette épousa le fils d'un Colon de ST-LEU, Jean ROUBINEAU, qui racheta à KLEBER où il s'installa, les parts de ses belles-sœurs.

Mon mari aidait son gendre aux travaux des champs, mais un an plus tard, en rentrant au village, il tomba d'une charette de fourrage; sa tête heurta un rocher et il mourut sans avoir repris connaissance.

Vous êtes Pieds-Noirs?

Soyez présents
et retrouvez
vos amis dans



Pour recevoir une documentation
GRATUITE:

Appelez le : (1) 45.77.93.33